

# ENRIQUE VILA-MATAS

paris ne  
finit  
jamais

TITRE 157

ENRIQUE VILA-MATAS

---

PARIS NE FINIT JAMAIS

À l'occasion d'une conférence sur l'ironie, qu'il doit donner à Barcelone, un écrivain revient sur ses années de bohème et d'apprentissage littéraire à Paris. Sous la figure tutélaire d'Ernest Hemingway, il dit son amour pour cette ville à travers les souvenirs de ses premiers pas dans l'écriture, tandis qu'il habitait dans une chambre louée par Marguerite Duras. Maniant en maître l'ironie et la digression, Vila-Matas offre une promenade décalée, à la fois tendre et grinçante, dans la mythique capitale.

« Récit d'apprentissage, réflexion sur la transcription du réel dans l'écriture, errance mélancolique d'une période révolue, super guide du routard germanopratin et bien plus encore, *Paris ne finit jamais* est un livre atypique et foisonnant dans lequel on prend plaisir à s'égarer. » (Baptiste Liger, *Lire*)

**ENRIQUE VILA-MATAS**  
paris ne finit jamais

**du même auteur**  
**chez Christian Bourgois éditeur**

air de dylan  
dublinesca  
journal volubile  
explorateurs de l'abîme  
docteur pasavento  
paris ne finit jamais  
le mal de montano  
bartleby et compagnie  
le voyage vertical  
étrange façon de vivre  
loin de veracruz  
enfants sans enfants  
imposture  
suicides exemplaires  
une maison pour toujours  
abrégé d'histoire de la littérature portative

**du même auteur**  
**dans la collection « Titres »**

abrégé d'histoire de la littérature portative  
bartleby et compagnie  
enfants sans enfants  
étrange façon de vivre  
imposture  
le mal de montano  
perdre des théories  
suicides exemplaires  
le voyageur le plus lent

# ENRIQUE VILA-MATAS

paris ne finit  
jamais

Traduit de l'espagnol  
par André Gabastou

Christian Bourgois éditeur ◊

Extrait de la publication

Titre original :

***París no se acaba nunca***

© Enrique Vila- Matas, 2003

The French language edition is published by arrangement with Enrique Vila-Matas,  
c/o MB Agencia Literaria S.L.

© Christian Bourgois éditeur, 2004, 2012 pour la traduction française

ISBN 978 2 267 0 2395 4

Extrait de la publication

*Pour Paula de Parma*





Je suis allé à Key West, Floride, et je me suis inscrit à l'édition de cette année du traditionnel concours de doubles de l'écrivain Ernest Hemingway. La compétition avait lieu au Sloppy Joe's, le bar préféré de l'écrivain quand il vivait à Cayo Hueso, à l'extrême sud de la Floride. Inutile de dire que se présenter à ce concours – bourré d'hommes robustes, entre deux âges et à la barbe blanche et fournie, tous identiques à Hemingway, y compris dans la dimension la plus sottise du personnage – est une expérience unique.

Cela fait je ne sais combien d'années que je bois, grossis et crois – contrairement à ma femme et à mes amis – que je ressemble physiquement de plus en plus à l'idole de ma jeunesse, à Hemingway. Comme personne ne m'a jamais approuvé sur ce point et que j'ai un caractère bien trempé, j'ai voulu donner une leçon à tout le monde et, grâce à une barbe postiche – dont j'ai pensé qu'elle améliorerait ma ressemblance avec Hemingway –, je me suis présenté, cet été, au concours.

Je dois dire que j'ai été d'un ridicule achevé. En effet, je suis allé à Key West, me suis présenté au concours et me suis retrouvé dernier ou, plutôt, j'ai été disqualifié, pis, écarté de la compétition non pas à cause de ma barbe postiche – ils ne l'ont pas découverte –, mais de mon « absence totale de ressemblance physique avec Hemingway ».

Je me serais contenté d'être admis à me présenter au concours pour montrer à ma femme et à mes amis que j'ai parfaitement le droit de croire que je ressemble, chaque jour un peu plus, à l'idole de ma jeunesse, sans aller chercher plus loin, ou, plutôt, que c'est tout ce qui me reste pour continuer à me sentir sentimentalement quelque peu rattaché à mes années de jeunesse. Mais j'ai failli être chassé à coups de pied.

Après cette humiliation, j'ai fait un voyage à Paris où j'ai retrouvé ma femme et nous avons passé dans cette ville tout le mois d'août de cette année, elle se consacrant à la visite des musées et à l'excès d'achats et moi, à prendre des notes afin de passer en revue sur le mode ironique les deux années de ma jeunesse vécues dans cette ville, au cours desquelles, à la différence de Hemingway qui y fut « très pauvre et très heureux », j'étais très pauvre et très malheureux.

Nous avons donc passé le mois d'août à Paris et, le 1<sup>er</sup> septembre, en montant dans l'avion qui devait nous ramener à Barcelone, j'ai trouvé sur mon siège, lettre B, rang 7, oubliée par quelqu'un, une liasse de notes destinées à une conférence intitulée « Paris ne finit jamais » et quelle ne fut pas alors ma surprise ! Une conférence dans le cadre d'un symposium sur le

thème de l'ironie et conçue pour être prononcée à Barcelone en trois séances de deux heures, trois jours de suite. J'ai été très surpris parce que je venais précisément de rédiger à Paris une liasse de notes pour une conférence qui portait le même titre, pour le même symposium qui, comme si c'était trop peu, durait, lui aussi, trois jours. Enfin ! Je me suis senti un idiot complet quand je me suis rendu compte que c'était moi-même qui venais de jeter cette liasse de notes sur mon siège, comme d'autres jettent les journaux du jour pour prendre ainsi possession de la place qui leur a été assignée dans l'avion. Comment avais-je pu si vite oublier que c'était moi qui venais de jeter ces notes sur mon siège ? Tout ce que je peux, maintenant, vous dire, c'est qu'elles seraient à l'origine de « Paris ne finit jamais », la conférence que, pendant ces trois jours, je vais avoir l'honneur de prononcer.

## 2

Vous me verrez parfois improviser. Comme en ce moment même où, avant de vous vous faire part de ma relecture ironique de mes deux années de jeunesse à Paris, je ne résiste pas à l'envie de vous dire que je sais parfaitement que l'ironie joue avec le feu et que, en se moquant d'autrui, elle finit parfois par se moquer d'elle-même. Vous savez tous très bien de quoi je parle. Quand on feint l'amour, on court le risque de le ressentir, celui qui parodie sans prendre les précautions nécessaires finit par être victime de sa

propre astuce. Et même s'il les prend, il finit également par en être victime. Pascal a déjà dit qu'il est presque impossible de feindre d'aimer sans se transformer en amant. Toujours est-il que je me propose de relire ironiquement mon passé à Paris sans jamais perdre de vue que je cours le risque de succomber à la charlatanerie que recèle toute conférence et, surtout, sans jamais oublier que ce qu'épate un charlatan constitue précisément une excellente cible pour l'ironie de ceux qui l'écoutent. Je tiens aussi à vous faire remarquer que quand vous m'entendrez, par exemple, dire que Paris ne finit jamais, il y a de fortes chances que ce soit sur le mode ironique. J'espère, toutefois, que tant d'ironie ne vous accablera pas trop. Celle que je pratique n'a rien à voir avec celle qui surgit du désespoir, parce que stupidement désespéré, je l'ai été plus qu'à mon tour dans ma jeunesse. J'aime un type d'ironie que j'appelle bénévole, compatissante, comme celle que l'on trouve, par exemple, chez le meilleur Cervantes. Je n'aime pas l'ironie féroce, mais celle qui opère entre la désillusion et l'espoir. D'accord ?

## 3

Je suis allé à Paris au milieu des années 70 et j'y ai été très pauvre et très malheureux. J'aimerais pouvoir dire que j'y ai été heureux comme Hemingway, mais je redeviendrais alors tout simplement le pauvre jeune homme, beau et idiot, qui se dupait tous les jours lui-même et croyait avoir bénéficié d'une certaine chance en ayant la possibilité de vivre

dans la mansarde crasseuse que lui avait louée Marguerite Duras au prix symbolique de cent francs par mois, et si je dis symbolique, c'est parce que c'est ce que j'avais compris ou voulu comprendre, en effet je ne payais jamais le loyer avant les logiques quoique, par chance, toujours sporadiques protestations de mon étrange logeuse, et si je dis étrange, c'est parce que je m'enorgueillissais de comprendre tout ce qu'on me disait en français, sauf quand j'étais avec elle. Pas toujours, mais presque, quand Marguerite me parlait – je me souviens de m'en être ouvert, très inquiet, à Raúl Escari qui allait devenir mon meilleur ami à Paris –, je ne comprenais rien, strictement rien à ce qu'elle me disait, même pas ses réclamations au sujet du loyer. « C'est que, grand écrivain comme elle est, elle parle dans un français *supérieur* », m'a rétorqué Raúl, sans que son explication m'ait paru, sur le moment, très convaincante.

Et que faisais-je dans la mansarde de Duras ? Eh bien, tout simplement tenter de mener une vie d'écrivain comme celle que Hemingway raconte dans *Paris est une fête*. Et d'où m'était venue cette idée de faire de Hemingway une référence presque absolue ? Du temps où j'avais quinze ans, lu d'une traite son livre de souvenirs de Paris et décidé que je serais chasseur, pêcheur, reporter de guerre, buveur, grand amant et boxeur, c'est-à-dire que je serais comme Hemingway.

Quelques mois plus tard, ayant à prendre une décision concernant mes études universitaires, j'ai dit à mon père que je voulais « étudier pour être Hemingway » et je me souviens encore de sa tête extrêmement surprise et incrédule. « Ça ne s'étudie

nulle part, ça ne correspond à aucun cursus universitaire », m'a-t-il répondu et, quelques jours plus tard, il m'inscrivait en droit. J'ai fait trois ans d'études pour devenir avocat. Un jour, avec l'argent qu'il m'avait donné pour les vacances de Pâques, j'ai pris la décision de faire, pour la première fois de ma vie, un voyage à l'étranger, je suis allé directement à Paris. Sans personne et je n'oublierai jamais la première des cinq matinées que j'ai passées à Paris, lors de ce premier voyage dans la ville où, quelques années plus tard – ce matin-là, je ne pouvais pas le savoir –, je finirais par vivre.

Il faisait froid et il pleuvait et, obligé de me réfugier dans un bar du boulevard Saint-Michel, je n'ai pas tardé à me rendre compte que, par un curieux hasard, j'allais répéter, rejouer la situation du début du premier chapitre de *Paris est une fête*, quand le narrateur, par un jour pluvieux et froid, entre dans « un café plaisant, propre et chaud et hospitalier » du boulevard Saint-Michel, pend son vieil imperméable au portemanteau pour le faire sécher et accroche son feutre à une patère au-dessus de la banquette, puis commande un café au lait, commence à écrire un conte et est très troublé quand une jeune fille s'assied, toute seule, à une table près de la vitre.

Même si j'étais entré sans imperméable ni feutre, j'ai commandé un café au lait, petit clin d'œil à mon Hemingway adulé. Puis j'ai sorti de la poche de ma veste un cahier et un crayon et me suis mis à écrire une histoire qui se passait à Badalona. Et comme à Paris, la journée était pluvieuse et très venteuse, j'ai commencé à décrire un jour semblable dans mon

conte. Tout à coup, nouvelle et fantastique coïncidence, une jeune fille est entrée dans le café, s'est assise, toute seule, à une table près d'une vitre et proche de la mienne, puis s'est mise à lire un livre.

La jeune fille était belle, « avec un visage aussi frais qu'un sou neuf, si toutefois l'on frappait la monnaie dans de la chair lisse recouverte d'une peau toute fraîche de pluie ». Je l'ai regardée en écarquillant les yeux. Dans la Barcelone bigote et franquiste d'où je venais, il était impensable de voir une femme seule dans un bar, ne parlons pas d'une femme lisant un livre. Je l'ai de nouveau regardée, cette vue m'a troublé et mis dans un grand état d'agitation. Et je me suis dit que, elle aussi, à l'instar de ce que je venais de faire avec la journée maussade, je la mettrais dans mon conte, la ferais se promener dans Badalona. Je suis sorti de ce café changé en un nouvel Hemingway.

Mais quand, quelques années plus tard, en février 1974 pour être plus précis, je suis retourné à Paris – cette fois, même si je ne le savais pas, non pas pour y rester cinq jours mais deux ans –, je n'étais plus le jeune homme vaniteux de cette matinée pluvieuse et froide. J'étais toujours assez sot, mais peut-être pas aussi vaniteux, et, par ailleurs, j'avais déjà appris à être un peu astucieux et prudent. Je l'ai été quand, un soir, rue Saint-Benoît, mon ami Javier Grandes, à qui j'étais allé rendre visite à Paris – il vaudrait mieux dire espionner –, m'a présenté en pleine rue Marguerite Duras et que celle-ci, à ma grande surprise, quelques minutes plus tard, m'avait déjà proposé – se laissant peut-être entraîner par la confiance que lui inspirait Javier – cette mansarde dans

laquelle avaient défilé avant moi des locataires plus ou moins illustres de la bohème et même un homme politique, illustre lui aussi. En effet, dans cette mansarde, avaient vécu précédemment, parmi les amis de Duras, Javier Grandes lui-même, l'écrivain et dessinateur Copi, le travesti délirant Amapola, un ami du mage Jodorowsky, une actrice de théâtre bulgare, le cinéaste underground yougoslave Milosevic, et même le futur président Mitterrand qui, en 1943, en pleine Résistance, s'y était caché deux jours.

J'ai été, en effet, astucieux et prudent quand Duras, à la dernière question de l'interrogatoire badin et intellectuel auquel elle m'a soumis, simulant de vouloir vérifier si je méritais d'être le nouveau locataire de sa mansarde, m'a demandé qui étaient mes écrivains préférés et que j'ai cité son nom entre García Lorca et Luis Cernuda. Et même si j'avais sur le bout de la langue le nom de Hemingway, je me suis bien gardé, fort bien gardé de le nommer. Et je crois que j'ai très bien fait parce que, même si elle avait beau se contenter de badiner et de s'amuser avec ses questions, un auteur qui n'aurait pas été tout à fait à son goût – et il semblait difficile que Hemingway le soit – aurait pu faire échouer ce jeu. Et je n'ose même pas songer à ce qu'aurait été ma brillante biographie sans cette mansarde.

## 4

Je suis allé à Paris en août et, passant avec ma femme au coin de la rue Jacob et de la rue des



Saints-Pères, je me suis remémoré le célèbre épisode où Hemingway, dans les toilettes du restaurant Michaud, apprécie la taille de la bite de Scott Fitzgerald. Je me souvenais avec une telle précision de cette scène que je me la suis repassée mentalement à toute vitesse, j'ai même été tenté de regarder ma bite et, enfin, je me la suis repassée si vite que, quelques secondes plus tard, la scène avait disparu et ma bite était toujours à sa place. Puis, j'ai erré, n'ayant à penser à rien jusqu'à ce que j'achète *Le Monde*, hèle un taxi et aille avec ma femme à la terrasse du Select, boulevard du Montparnasse, et là, tandis qu'elle allait aux toilettes, j'ai déplié le journal et suis immédiatement tombé sur les premières phrases d'un article de Claudio Magris dans lequel il parlait d'une grande conjuration se donnant pour objectif d'assassiner l'été : « Mon cher été, ne décline pas, chantait Gabriele D'Annunzio qui l'aimait parce qu'il est la saison de la plénitude et de l'abandon à la vie, aussi avait-il voulu qu'il ne finît jamais... »

Tout finit, ai-je pensé.

Tout sauf Paris, me dis-je maintenant. Tout finit sauf Paris, qui ne finit jamais, m'accompagne toujours, me poursuit, représente ma jeunesse. Où que j'aille, Paris voyage avec moi, est une fête qui m'emboîte le pas. Cet été peut maintenant finir, en effet il finira. Le monde peut sombrer, en effet il sombrera. Mais ma jeunesse, mais Paris ne doivent jamais finir. Quelle horreur !

## 5

Il y a dans le roman *Voyages avec ma tante* de Graham Greene un bref dialogue qui devait servir d'épigraphe générale pour cette conférence de trois jours, mais je ne l'ai pas lue au départ, c'est-à-dire quand je devais le faire, il n'empêche que je vais la lire maintenant. Il s'agit, mesdames et messieurs, d'une épigraphe peu orthodoxe, car elle n'éclaire pas le texte qui la suit, en l'occurrence ma conférence. En général, les épigraphes sont une sorte de résumé de ce qui nous attend, elles servent à mieux nous faire comprendre de quoi nous parle ce qui vient ensuite. Mon épigraphe, en revanche, n'éclaire pas du tout le texte qui vient après. Ou plutôt elle l'éclaire, mais par le biais de l'absurde. Elle éclaire ma conférence, parce que je doute qu'on parvienne, un jour, à savoir ce que j'ai cherché exactement à dire sur l'ironie, de la même façon qu'on ne sait pas ce que Graham Greene a cherché à dire dans son dialogue, sûrement rien. Me comprendrez-vous si je vous dis que c'est *en ne disant rien* qu'on dit le plus ? Voici ce dialogue, mon épigraphe pour cette conférence :

« S'il continue d'être ironique, je n'ai pas l'intention de lui raconter mes problèmes.

— Mais il n'y a pas longtemps, il a dit que l'ironie est un trait littéraire...

— Oui, mais vous, vous n'êtes pas un roman », dit Tooley.

## 6

Suis-je une conférence ou un roman ? Mon Dieu, quelle question ! Excusez-moi. Il semblerait que je retourne au temps où j'étais jeune, vivais à Paris, étais désespéré et n'arrêtais pas de me poser des questions. Normalement s'ouvrent toujours devant les jeunes gens des horizons d'espoir, mais il en est qui choisissent le désespoir, et moi j'étais l'un d'eux, car je ne savais pas très bien quelle voie ma vie devait prendre et, en plus, j'avais l'impression qu'être désespéré était plus élégant, *donnait* beaucoup plus d'*allure* qu'être un pauvre jeune homme installé dans l'espoir. Toujours est-il que j'ai, aujourd'hui, l'impression de redevenir ce jeune homme qui se posait tant de questions. Suis-je une conférence ou un roman ? Suis-je ? Soudain, il n'y a plus que des questions. Suis-je quelqu'un ? Qu'est-ce que je suis ? Est-ce que je ressemble physiquement à Hemingway ou n'ai-je rien à voir avec lui ? À en juger par vos regards, respectable public, il me semble que vous pensez comme ma femme et mes amis. Vous êtes dans les mêmes dispositions qu'eux et que les organisateurs de Key West. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que vous êtes en train de me disqualifier. Sans doute au nom de votre bon sens. Cependant, j'ai besoin de croire que je ressemble physiquement de plus en plus à l'idole de mes années parisiennes, car c'est la seule chose qui me rattache sentimentalement à mes années de ma jeunesse. Par ailleurs, je crois que j'ai le droit de me voir différem-

ment de la façon dont les autres le font, de me voir comme j'ai envie de me voir et de ne pas être obligé d'être cette personne que les autres ont décidé que je suis. Nous sommes comme les autres nous voient, d'accord. Mais je ne me résigne pas à une telle injustice. Cela fait des années que j'essaie d'être aussi mystérieux, indicible, réservé qu'on puisse l'être. Cela fait des années que j'essaie d'être *une énigme pour tous*. Pour ce faire, je me comporte différemment avec chaque personne, je fais en sorte qu'il n'y en ait pas deux qui me voient de la même façon. Cependant, cette tâche laborieuse est en train de se révéler inutile. Je continue d'être comme les autres veulent me voir. Et apparemment, tous me voient pareil, comme bon leur semble. Si au moins quelqu'un, je ne dis plus beaucoup, mais seulement quelqu'un, savait voir en moi le portrait craché de Hemingway...

## 7

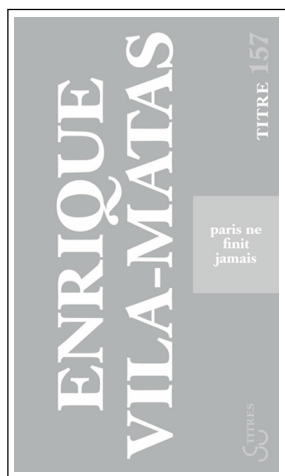
Jeanne Hébuterne se tua.

Lors de ma dernière visite à Paris, mes pas ont poursuivi son ombre, j'ai lu les idées des autres sur elle, me suis intéressé à la jeunesse de cette artiste malheureuse, maîtresse de Modigliani, dont elle avait eu un enfant – une petite fille – et en attendait un autre quand le peintre – alcool et diverses maladies – mourut.

Jeanne avait beaucoup de problèmes avec la bourgeoisie, avec sa famille. Le lendemain de la mort de

**VOLTAIRE**  
mahomet le prophète  
**WILLIAM CARLOS WILLIAMS**  
au grain d'amérique  
filles de fermiers  
**VIRGINIA WOOLF**  
quatre lettres cachées  
la scène londonienne

Normandie Roto S.A.S. à Lonrai  
Dépôt légal : septembre 2012. N° 2170 (12-xxxx)  
Imprimé en France



# Paris ne finit jamais Enrique Vila-Matas

Cette édition électronique du livre  
*Paris ne finit jamais* d'Enrique Vila-Matas  
a été réalisée le 28 juin 2012  
par les Éditions Christian Bourgois.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782267023930).  
ISBN PDF : 9782267023954.  
Numéro d'édition : 2170.